

FRANCE BOUVIER

CONDIMENTS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525002

Dépôt légal : janvier 2026

*Pour : mes parents tant aimés, Raphaël et Lison, mes  
bonheurs absous, David, leur papa, mes fidèles ami(e)s,  
sans oublier mes anges gardiens.*



## Préface

À travers une histoire romancée et rythmée sous la forme d'un thriller, ce roman rend hommage aux milliers d'étudiants tués sur la place Tian'Anmen en 1989 et à l'opération d'exfiltration « Yellow Bird ». Il propose une critique de la Chine d'aujourd'hui qui, sous le regard du monde entier, poursuit en toute impunité sa politique de répression. À ma connaissance, ce thème n'avait jamais été abordé sous cet angle ni avec un tel dénouement.

S'il se lit avec la légèreté d'un roman populaire, il interroge pourtant notre présent : quel danger ferait courir un déséquilibre des puissances multipolaires ?

Un jour, un appel insolite – « c'est bien vous qui vendez des perroquets ? », lancé avec un fort accent asiatique – a réveillé une mémoire enfouie : 1989, chez mes grands-parents, l'écran de télévision, et cet homme debout face à une colonne de chars sur une place Tian'Anmen dévastée. En refaisant surface, ce geste aussi héroïque que désespéré m'a entraînée dans une histoire guidée par des personnages de fiction, extraordinaires et indomptables. Plus que de l'écrire, je l'ai vécue. Destiné à un large public, ce livre veut partager une part d'Histoire pour ne pas oublier tout en offrant une lecture fluide et accessible à toutes et à tous.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire. Maintenant c'est à *Condiments* et ses personnages de poursuivre le voyage, alors je leur souhaite bon vent !

# 1

— C'est bien vous qui vendez des perroquets ?

D'aucuns auraient trouvé la question anodine, mais pas Jack Brown. L'homme ne s'était pas démonté devant le mutisme de son correspondant et avait répété avec cette même douceur doublée d'un fort accent asiatique « C'est bien vous qui vendez des perroquets ? ». Il fallait jouer le jeu, ne rien laisser paraître de l'excitation et répondre d'un ton sec « oui ». La voix au bout du fil semblait jeune, la trentaine peut-être. Il y eut le déclic d'un briquet allumant une cigarette et un long silence durant lequel l'homme devait tirer quelques bouffées de son clope.

— Nous devons nous rencontrer aujourd'hui à 18 h passage de Pékin.

Jack allait répondre, mais l'homme raccrocha sans lui en laisser le temps. Il jeta un coup d'œil inquiet sur sa montre alors même que ses pensées se bousculaient sans ménagement, décomposant son visage et faisant pâlir son teint comme s'il venait d'apercevoir un fantôme qu'il pensait évaporé dans les méandres de sa mémoire. Sans hésiter, il se dirigea vers la porte d'entrée qu'il referma derrière lui à double tour. Il ne prit pas le bus comme à l'accoutumée, sans doute pour limiter les risques de retard. Le métro bondé ne laissait aucune place vacante. La succession des stations n'était certainement pas assez rapide pour que Jack ait ainsi les yeux rivés sur sa montre, le front plissé, les mains moites et l'allure d'un automate dont on venait tout juste de remonter le mécanisme. Les rues s'entrecroisaient les unes les autres, formant sous ses pas un labyrinthe alambiqué où se perdre eût été un jeu d'enfant s'il n'y avait eu ces immeubles clipsés comme des Legos aux angles saillants dont les lignes de fuite le guidaient vers sa destination finale. Essoufflé, il s'adossa à un mur sale à côté d'un magasin fermé par des stores métalliques tagués et observa pendant de longues minutes, à la manière d'un *profiler*, les allées et venues des passants ordinaires, scrutant leurs visages, interprétant leurs gestes avant de se rendre à l'évidence que l'homme ne viendrait pas. Quelque chose ou quelqu'un s'était sûrement mis en travers de sa route, l'incitant à poursuivre son

chemin incognito, si tant est que tout cela ne soit pas qu'une mauvaise blague.

Jack décida de rentrer à pied. Il avait soudain tout son temps et les quartiers parisiens sont toujours, à cette heure, animés, commerçants et travailleurs. Il prit sa baguette de pain chez la boulangère du coin de la rue et se dit comme à chaque fois « cette petite est jolie comme un petit pain au son avec ses cheveux dorés et ses taches de rousseur ». Arrivé en bas de son immeuble, il composa le code de la grosse porte en bois, traversa la cour fleurie en ne manquant pas de saluer la gardienne et monta en soufflant les trois étages. Il attrapa le trousseau de clés gisant comme une épave au fond de l'immense poche de son pantalon et une fois l'objet en main, le fit tourner doucement dans la serrure, mais là, curieusement, un seul tour avait suffi à ouvrir la porte. Intrigué, Jack referma derrière lui en ne quittant pas des yeux l'unique pièce. Rien ne semblait avoir bougé, même la poussière était restée à la même place. Il baissa les stores pour garder la fraîcheur de la pièce, alluma la radio, fredonna quelques notes de *She's on the ball* en se servant une bière blonde. Une goutte de sueur glissa le long de son front, puis une autre et encore une autre, agacé, il les arrêta d'un revers de poignet puis se glissa sous la douche où l'eau fraîche était un véritable délice. Il s'apprétait à attraper sa serviette lorsque le téléphone sonna. Il préféra l'ignorer quelques instants pour continuer à se sécher. La sonnerie était insistante. Jack décrocha.

— Vous ne jouez pas le jeu, Jack, attention !

Il n'eut pas le temps de répondre, l'homme ayant encore une fois raccroché trop vite.

La radio martelait en boucle ses nouvelles quotidiennes. C'est alors que les paroles du journaliste stoppèrent net les pensées désordonnées de Jack. Les mots qui, alignés, constituaient une phrase banale, se détachaient alors pour former une sorte de monolithe grammatical dans son cerveau « police (...) réseau (...) héroïne ». Il se dirigea vers le téléphone qu'il décrocha sèchement, enfonça sur les touches ses doigts courts et malhabiles et l'oreille collée à l'écouteur, laissa malgré lui défiler le message d'accueil sur le répondeur de son correspondant avant d'y déposer le sien.

— Barn, c'est Jack, rappelle-moi le plus rapidement possible !

Barnabé Martin et Jack Brown se sont rencontrés durant leurs années passées dans la police. Les nombreuses heures de planques qu'impose le métier les avaient rapprochés inéluctablement. Si la retraite avait mis un frein aux nuits blanches, elle n'avait pas impacté cette amitié régulièrement entretenue par des soirées de franche rigolade à dérouler le passé et refaire le monde comme des taulards fraîchement libérés. Lorsque le téléphone sonna à nouveau, la gorge de Jack se serra, son cœur s'emballa. D'une main moite, il décrocha et, soulagé d'entendre la voix de son ami, libéra un rire nerveux.

— Bonjour Jack. Ton message m'a inquiété, que se passe-t-il ?

— Barn, mon ami, je ne peux rien dire au téléphone, viens !

— OK, j'arrive.

— Merci vieux.

Jack raccrocha, un sourire aux lèvres comme apaisé.

Barnabé portait voûté son un mètre quatre-vingt-dix et de grosses lunettes à verres de loupe qui lui faisaient de petits yeux de souris. Les deux hommes s'étreignirent chaleureusement.

— Alors, que se passe-t-il ?

Jack s'apprêtait à lui répondre quand le téléphone sonna une nouvelle fois. Il tendit alors brusquement le combiné à son ami quelque peu surpris.

Après un bref échange avec le correspondant, Barn conclut qu'il s'agissait d'une erreur de numéro et ne manqua pas d'en avertir Jack qui ne l'écoutait pas et le mitraillait de questions : qu'est-ce qu'on t'a dit ? L'homme au téléphone avait un accent ? Devant le niveau élevé de stress de son ami et ne sachant quoi répondre, Barn décida d'entraîner Jack dehors afin de lui changer les idées.

Il n'y avait rien de mieux que chez « Zimmer » pour se retrouver dans un décor élégant et feutré. La brasserie était à quelques rues seulement du domicile de Jack qui était un habitué des lieux depuis de longues années. Quoi de plus naturel que de s'installer devant le théâtre du châtelet pour en admirer la façade soignée et parler de la vie qui en tant que théâtre se posait bien là. Quoi de plus évident non plus pour des

ex-fonctionnaires de police que de choisir cet ancien quartier général de policiers résistants arrêtés entre ses murs en 1943 et assassinés en déportation quelque temps plus tard pour y avoir fomenté un attentat contre la Gestapo. L'été, Jack venait s'installer en terrasse pour profiter du spectacle de la rue, des va-et-vient incessants des passants dont il jouait à deviner les vies. Les quais à proximité soufflaient leur courant d'air léger et répandaient l'illusion d'échapper trente secondes aux vapeurs toxiques des milliers d'engins mécaniques qui transitaient par sa place. Cette fois cependant, ni cette chaleur étouffante ni les circonstances ne se prêtaient à s'installer de la sorte. Jack poussa donc la porte du café et franchit aux côtés de son ami, le seuil de ce lieu mythique. Une bouffée d'air frais revigorante les invita à s'avancer en laissant la lourde porte se refermer seule, à son rythme, le plus discrètement possible. Le garçon leur proposa de prendre place en leur tendant la carte tout en leur faisant l'article du menu du jour. Le décor avait quelque chose de rassurant qui tenait sûrement à la moquette épaisse, aux moulures premiers siècles, aux lustres flamboyants et à ce rouge profond qui se déclinait en tapisseries et autres tentures, donnant à l'endroit des allures mystiques. La salle était déjà bien remplie alors qu'il n'était pas encore midi. Les deux hommes occupaient une table en retrait du passage, ce qui leur garantissait une certaine tranquillité. Le garçon avait pris soin d'enregistrer leur commande. Ils pouvaient enfin se parler sans craindre d'être interrompus.

— Qu'est-ce qui t'inquiète, Jack ?  
— Tu te souviens de cette affaire que l'on avait appelée « le Parrot Gate » ?

— Vaguement, oui.

Un réseau de trafic d'héroïne dont une partie des protagonistes se trouvaient parmi la communauté chinoise de Paris. Un gang mafieux financé par certains réseaux islamistes et qui alimentait un trafic dont la destination finale était de financer des actes terroristes.

— Jack, on a raccroché les gants, pourquoi tu ramènes ce vieux dossier ?

— Un type m'a contacté.

— C'était juste une erreur, Jack ! Tu lui as dit au moins ?

— T'es fou. Tu veux qu'il pense que je me défausse, qu'il me saigne comme un mouton et t'envoie ma gueule par colissimo !

— Jack, d'accord, on avait un job sensible, mais on était couverts et l'affaire dont tu parles est classée depuis longtemps, les mecs sont derrière les verrous.

— Avec eux, on n'en a jamais fini, ils sont partout, je sais de quoi je parle. C'est une pyramide dont le socle ne s'affaisse jamais. Quant à la menace terroriste, elle n'a jamais été aussi prégnante, se nourrissant de la décomposition successive de nos sociétés contemporaines, alors l'alliance des deux, t'imagine ?! Et puis...

— Quoi ?

— J'ai pu commettre une erreur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les Chinois fabriquaient dans des labos clandestins des drogues synthétiques dont ils modifiaient très légèrement la structure moléculaire afin de les exporter en toute légalité à des revendeurs qui, à Paris ou ailleurs, les transformaient à nouveau pour leur rendre leurs effets psychotiques et se livrer à leur trafic. Je connaissais bien certains de ces réseaux.

— C'est normal pour un flic des « stups ».

— Je veux dire, ces réseaux en amont.

— Je ne comprends pas.

— Barn, à Pékin, je n'étais pas à la brigade des « stups ».

Un long silence s'instaura entre les deux hommes. Barnabé n'osa pas poser davantage de questions à son ami bien que des dizaines se bousculaient dans sa tête.

— Tu te rappelles pourquoi on avait appelé cette affaire « le Parrot Gate » ?

— Ils utilisaient des perroquets pour donner le signal à l'approche de la police. Je me souviens surtout de celui qui récitait la profession de foi quand on allait au dépôt.

— C'est ça. Pour la petite histoire, le perroquet dont tu parles avait été saisi lors d'une perquisition dans un squat de l'une des tours de l'avenue d'Ivry. Quand on a pénétré dans l'immeuble, je me souviendrai toujours, il y avait dans le hall sur une table, alignés comme des trophées macabres, une vingtaine de crânes de moutons sacrifiés et quand on est monté dans l'appartement, on a trouvé les mecs, tous chinois, assis sur des matelas à même le sol en train de prier au son d'un muezzin préenregistré sur leurs portables. Mais il y a autre chose...

Jack se leva, apparemment préoccupé. Il ne termina pas sa phrase préférant sans doute garder pour lui le fruit de cette réflexion soudaine.

— Tu pars ?!

La question de Barnabé resta elle aussi en suspens, ne semblant pas préoccuper Jack, qui avait déjà tourné les talons, franchi le seuil de la porte et dont les pas réguliers et rapides le téléguidaient vers une destination probablement connue d'avance.